

### La citoyenne.

Ce citoyen de l'avenir, cet être vraiment libre, soi, créateur de sa propre destinée, cet associé à l'empire du monde, quel sera-t-il ? Qui — à partir, naturellement, de l'âge adulte — sera investi des droits de citoyen ?

Il est beaucoup d'esprits, heureusement, qu'une telle question surprendra, et qui la déclareront oiseuse, en face d'un principe aussi général, aussi formel que le droit individuel. Mais combien d'autres cependant — combien même de démocrates — qui, en parlant du citoyen, n'ont vu, n'ont suivi des yeux qu'un seul être : l'homme, le type masculin, représentant unique pour eux de l'humanité pensante et active ?

Combien sont-ils encore, ceux chez lesquels l'habitude l'emporte sur la réflexion, qui, tourmentés par la logique du principe, ne lui cèdent qu'en gémissant et s'efforcent d'en atténuer les effets par toutes sortes de combinaisons ou de corrections ingénieuses, où la forme en arrive à l'emporter sur le fond ?

Ou plutôt, enfin — pour opérer un triage à l'abri de tout encombrement — combien sont-ils qui, sans hésitation, voient dans la femme l'être humain doué des facultés humaines dans leur plénitude, et investi de tous les droits que confère l'humanité ?

Cette question de la femme est une de celles qui ont le plus accusé jusqu'ici l'insuffisance du XIX<sup>e</sup> siècle, sa légèreté, la confusion de ses idées et l'égoïsme de ses instincts. Elle a montré que la démocratie, dans sa généralité, n'est pas sortie encore de cette phase instinctive de toute revendication, où l'émancipé réclame l'empire, au lieu de la liberté qu'il ignore, et, tandis qu'il s'indigne contre ses tyrans, est révolté qu'on lui conteste ses esclaves. Le bourgeois, ennemi personnel des monarques, le prolétaire, qui prend au sérieux le titre de souverain, qu'on accole à son bulletin de vote, ont absolument besoin d'un royaume dans leur maison. Ils se croiraient déshonorés à moins, et toute la superbe, toute l'indignation passionnée, toute la hauteur et tout le dédain, sans préjudice des méprisantes railleries par lesquelles les maîtres de peuples défendent leur droit divin, les sujets révoltés, les émancipés d'hier, les mettent au service du droit masculin — divin également, et dont l'origine est la même. — Mais a-t-on besoin de remonter aux origines quand on a la loi ? Et quel besoin de raisonner, quand le fait vous donne raison ?

La question du droit de la femme date de la grande révolution, ou, ce qui revient au même, de la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle

ne pouvait naître que du droit individuel. Les femmes l'ont sentie, à cette époque; elles se jetèrent dans la philosophie et dans la Révolution avec ardeur, et la Révolution ne périt que lorsque, rebutées, désaffectionnées, elles l'abandonnèrent. Leur cause alors n'était comprise et soutenue que par un petit nombre de penseurs. Condorcet en tête; mais c'était l'élite de la Révolution, tandis que les violents et les ambitieux, c'est-à-dire les faux révolutionnaires : Hébert et Chaumette, Robespierre et les jacobins, renvoyaient dédaigneusement la femme à sa quenouille, à son foyer ou à sa parure. — Elles y allèrent et se mirent à préparer le Directoire.

Cette division persistera dès lors : Tout ce qui suit et conserve l'esprit de la Révolution, accepte ou proclame le droit de la femme; tout ce qui, sous le vêtement de la forme et de la lettre révolutionnaires, cache l'esprit du passé, ses intrigues ou ses instincts, poursuit cette cause de sa haine et de ses attaques. Bonaparte la proscrit et l'insulte dans M<sup>me</sup> de Staël, et le droit de la femme est alors noyé, comme tous les autres, dans la guerre et le militarisme.

On trouve pourtant la femme dans les armées. Malgré l'opinion, malgré la loi, malgré la nature (c'est-à-dire malgré l'instinct de conservation, qui existe aussi bien chez l'homme, mais que l'opinion pour lui, l'oblige à surmonter malgré tout); emportées qu'elles sont par l'enthousiasme révolutionnaire, par cette loi naturelle, inévitable, qui les remplit des mêmes sentiments, des mêmes passions que la société dont elles font partie et dont les intérêts leur sont communs.

A partir du moment où l'idée se relève en France, le droit de la femme renaît, quand le Socialisme se formule. Laisant les bourgeois monarchiser et féodaliser, sous de nouvelles formes, se partageant le butin fait sur la noblesse et le clergé; laissant les révolutionnaires formalistes courir en invoquant des dates et en évoquant des ombres, le socialisme reprend la pensée de la révolution, sa raison, sa revendication profonde : le droit pour tous. Il cherche la réalisation de la justice, sans laquelle la justice n'est point; il émet des plans de société future. Souvent il se trompe, ses vues à lui-même sont confuses; il mêle l'autorité à la liberté, le privilège à l'égalité.

Saint-Simon tombe dans la théocratie; Fourier veut bâtir une cité nouvelle avec tous les immondices du passé; Cabat verse dans le monarchisme; cependant, ni les uns, ni les autres, n'admettent d'esclavage naturel, de privilège inné; les hiérarchies, qu'ils ne sa-

vent pas délaissier encore, procèdent au moins du consentement, de l'élection; la femme est prêtresse ici; là bacchante, hélas! Tout est partagé.

Le vrai socialisme, la vraie tradition révolutionnaire, qui poursuit la réalisation de la grande parole : — Tous les hommes (les humains) sont libres et égaux en droits, — reste inébranlable dans cette donnée de l'égalité. Très faible au début sur l'article de la liberté, il marche à cet égard de progrès en progrès. Il est vrai que deux écoles, qui se prétendent socialistes, rejettent le droit de la femme; ce sont les positivistes et l'école proudhonienne. Mais celle-ci qui, à proprement parler, n'est point une école, faute d'une doctrine homogène, s'est de plus en plus révélée bourgeoise et réactionnaire; celle-là, sous le vernis des idées nouvelles et sous le nom du socialisme, abrite les idées autoritaires du passé. Divisée elle-même en deux sectes, la plus rationnelle est celle dont la doctrine est la moins précise, et ne constitue guère qu'une méthode philosophique, à tendances aristocratiques. Il ne suffit pas, pour être socialiste, d'émettre son avis sur les questions sociales; car alors les ennemis mêmes du socialisme en feraient partie. Est socialiste celui qui, animé de l'esprit nouveau, adversaire du passé, cherche à réaliser les promesses de la révolution et à faire passer son esprit dans les faits, à appliquer le droit nouveau, autrement dit la participation de tous aux mêmes avantages : l'Egalité.

André Léo.

(A suivre.)

### Émancipation sociale de la Femme.

Quelques unes d'entre vous ont entendu parler de ces oiseaux fabuleux qui ont qu'une aile. Le mâle a l'aile sur le côté droit et la femelle sur le côté gauche. Aucun d'eux ne peut voler avec une seule aile, mais chacun a un crochet sur l'autre côté et en s'attachant l'un à l'autre ils peuvent s'élever magnifiquement.

Les hommes, eux aussi, ont essayé de voler avec une seule aile! Ils ne l'ont pas pu. Les femmes ont l'autre aile. Accrochez-vous-y, messieurs, et en moins de vingt-cinq ans les femmes vous auront élevés complètement, elles vous auront fait sortir du marais fangeux qui est votre politique, marais dans lequel vous avez barboté et trébuché pendant nombre d'années, elles l'auront

Feuilleton de LA TRIBUNE DES FEMMES.

## LA BRETONNE

PAR

POTONIE-PIERRE (1)

I

Le soleil se lève sur les ruines d'un vieux château breton; tout s'éclaire; la haute tour dont les rares promeneurs visitent encore parfois les noirs cachots souterrains, semble sortir du tombeau des âges. Des lueurs rosées remplacent la couleur sombre imprimée par le temps aux vieilles murailles, la lumière en fait un palais de féo et les premiers rayons transforment en poétique demeure l'antique castel féodal. Au pied des hautes tourelles, le soleil atteint le sommet des vieux chênes et des châtaigniers séculaires; il descend peu à peu sur la colline couverte de fougères, et il fait briller l'eau de l'étroite rivière qui contourne le coteau, les prairies, les bois et les champs immenses qui environnent le château.

C'est l'automne, les bruyères commencent à fleurir et la lande a un renouveau de fraîcheur et d'éclat; elle flamboie presque et elle embaume. Entre ses

(1) Pour reproduction et traduction s'adresser au secrétariat du journal.

larges bouquets croissent, timides et charmantes, les petites bruyères mêlées à des fleurs jaunes délicates. Les feuilles mortes commencent à tomber mélancoliquement et la brise agite les branches encore touffues, admirablement nuancées des débris du printemps et des regains de l'automne; l'œil se perd dans les grandes ailes qui bordent la rivière, à côté des ruines.

Quelque chose de charmant qui fait rêver à l'avenir et de triste qui reporte vers le passé berce l'âme tout doucement. Les fougères, sur le coteau, sont déjà jaunies et semblent pourtant toutes fraîches, comme si toujours elles avaient été ainsi. C'est une teinte uniforme et multiple; c'est dans tout les êtres la seve qui, après avoir donné fleurs et fruits, émotions, tendresse, crainte et bonheur, est devenue douceur, résignation et mélancolie, sans cesser d'être amour.

Des nuages légers marbrent maintenant le ciel bleu; la brise s'élève et apporte son souffle qui, après avoir passé en gémissant dans les sapins, vient s'animer et se revivifier dans les feuillages, dans les ronces en fleurs du buisson, dans l'herbe de la prairie, vient s'embaumer dans les landes et se parfumer dans les bruyères.

Nul paysage d'automne n'est plus doux que celui qui entoure ainsi le château et le village de Keroas. Les paysannes, en court jupon rouge, leur tablier relevé à la taille, leur capot un peu rabattu sur la figure, portent sur la tête, posés sur une torche, des pots de lait qu'elles vont vendre à la ville la plus voisine; elles ont au bras un grand panier qui ren-

ferme du beurre, des œufs, de la volaille ou de belles pommes dorées, et elles cheminent par bandes, parlant une langue un peu dure et un peu originale, le breton, qu'elles entremêlent d'exclamations gutturales et de larges rires qui leur font montrer deux rangées de dents magnifiques. Les jeunes marchent devant, et, de chaque maison, sur le sentier, sur le coteau, à l'entrée du bois, au bord de l'eau, sortent peu à peu, ici une vieille femme, à l'air soucieux, hâlée, fatiguée; là, un paysan entre deux âges, chantant insoucieusement, fumant une pipe noire ou accostant gaiement les femmes qui passent; là encore crâne, un jeune homme, au chapeau de paille pose sur la tête, à la grosse chemise de toile, à la veste noire et au pantalon bleu, retenu par une large ceinture. Il s'avance vers une jeune fille et, ôtant son sabot, il le lance adroitement sur le gazon à un pouce des pieds de sa belle, qui se récrie, mais semble trouver la plaisanterie charmante. Un autre tape avec son gros poing sur l'épaule d'une fillette tout épanouie et brillante de vie et de force. C'est sa future, sans doute, car en Bretagne c'est ainsi qu'on se fait la cour.

Ils vaquent chacun à leur travail; ils se retrouveront dans la journée, ou au dîner de la ferme, devant la bouillie de blé noir ou les crêpes fumantes.

Tout le monde travaille dur; il y a des blés en retard; garçons et filles se réuniront sur l'aire à battre, et leurs chansons lentes et graves accompagneront le bruit des fléaux s'abatant en cadence.

(A suivre.)